

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 105

Artikel: Poignée d'histoires
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257495>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ses manières d'opérer celle-ci est la plus simple.

On fait fondre ensemble :

Gaoucheou 1 gr.
Galipot 2

Puis on ajoute à la matière fondue, huile de lin 3.

Ce mélange s'applique à chaud au pinceau.

Quand vos chaussures sont mouillées, n'allez pas les exposer au feu, vous feriez une opération détestable ; mettez-les simplement dans un lieu sec, et emplissez-les de farine d'avoine. Elle a la propriété d'absorber l'humidité et elle aura promptement séché le cuir sans le durcir. Cette farine pourra servir indéfiniment à cet usage. Il vous suffira de la recueillir dans un sac et de la déposer près du feu, jusqu'à complet séchage.

Voici maintenant un procédé très pratique pour nettoyer les flanelles et qui plus est, les empêchera de se rétrécir. Il suffit de les tremper dans une dissolution chaude de 200 grammes de carbonate de soude et de 10 litres d'eau et de les brosser avec une brosse en crin. Eviter surtout de les frotter avec les mains.

Voici la saison des engelures ; on peut s'en préserver, en se frictionnant la peau dès les premiers froids, avec de l'eau-de-vie ordinaire, ou camphrée, de l'eau de Cologne, du vin aromatique ou de l'eau sédative, et nue d'eau. Si, malgré ces précautions, les engelures se manifestent, il faudra les panser, chaque matin et chaque soir, avec de la pommade camphrée à laquelle on ajoutera quelques gouttes d'extraît de saturne.

On peut aussi les frotter légèrement avec des crayons chimiques dont voici la formule :

Camphre 2 grammes 50,
Iode 5 grammes.
Huile d'olives 50 grammes.
Paraffine 45 grammes.
Alcool 9 grammes.

On fait dissoudre le camphre dans l'huile et l'iode dans la plus petite quantité possible d'alcool. On ajoute les liquides mélangés à la paraffine fondue et on coule le tout dans des moules.

On peut encore guérir les engelures ordinaires avec un cataplasme à l'eau froide de farine de moutarde noire, appliqué entre deux mousselines pendant une demi-heure, sur la partie démangeante. On renouvellera ce traitement chaque soir jusqu'à flétrissure des engelures. Généralement deux ou trois applications suffisent.

Quant aux engelures ulcérées avec perte de substance, on les traite par une dissolution de 8 grammes de camphre pulvérisé par 30 grammes de baume noir du Pérou. On en frotte tous les soirs la partie malade.

Il n'est pas d'habitude plus malpropre que celle qui consiste à se ronger les ongles. Il est donc indispensable d'empêcher les enfants de la contracter. Pour cela faites une forte décoction de coloquinte dans laquelle, après lui avoir lavé les mains, vous tremperez l'extrémité des doigts de l'enfant. Il est bon que le liquide soit au moins tiède. L'amertume de cette décoction déshabitue le petit patient de fourrer les doigts dans la bouche.

Poignée d'histoires

Les fouilles de Carthage.

Les fouilles qui se poursuivent en Tunisie sur l'emplacement de l'ancienne Carthage, sous la direction de l'éminent archéologue, le R. P. Delattre, viennent d'aboutir à une découverte sensationnelle. On a mis à jour, sur le terrain de Moïffa, une grande basilique à neuf nefs, semblable à celle de Demous Et Tarita, entièrement occupée par des sépultures.

Une petite chapelle, au centre de la grande nef, renferme les corps des saintes Perpétue et Félicité, lesquelles, le 7 mars de l'an 202 de notre ère, subirent le martyre, livrées à la fureur des fauves dans les arènes de Carthage. C'est en vain qu'on avait jusqu'à présent cherché les tombeaux de ces deux saintes, et l'on connaît l'importance de la découverte qui vient d'être faite.

La basilique porte des traces d'une dévastation qu'on fait remonter à une époque très lointaine, probablement à l'invasion des Vandales ou peut-être à celle des Arabes ; le R. P. Delattre a pu néanmoins reconstituer la décoration intérieure de la basilique : pilastres sculptés, mosaïques, ornements divers.

La grande nef était couverte d'une terrasse dont les eaux de pluie étaient recueillies dans un grand réservoir ou citerne, qu'on vient de déblayer. Ce puits, de la largeur de 2 mètres carrés, a déjà été vidé jusqu'à la profondeur de 28 mètres. Il était entièrement rempli de squelettes humains, dont on évalue le nombre à 1 500 environ.

On suppose que ces restes humains sont le résultat d'un massacre qui aurait eu lieu lors de la prise de Carthage par les Vandales.

Le puits même conduirait aux catacombes, qui doivent certainement exister à Carthage, mais qu'on n'avait pu encore découvrir. Les fouilles que le P. Delattre poursuit avec un zèle infatigable ne peuvent manquer de résoudre bientôt cette question.

De nombreuses inscriptions ont aussi été recueillies pour être traitées ultérieurement. Cette importante découverte vient de faire l'objet d'une communication à l'Académie des inscriptions.

Le cousin du roi.

Le docteur Wilhelm Kohler, de Mannheim, raconte à propos de la mort du roi Oscar de Suède une anecdote amusante.

Il y a une cinquantaine d'années, le futur souverain avait pris place sur un paquebot de Marseille à destination de l'Algérie. Le capitaine du navire, sans le connaître encore, le salua courtoisement, et le dialogue que suivant s'engagea entre eux : « Si je ne me trompe pas, monsieur, je vous ai rencontré hier en uniforme dans les rues de Marseille. — C'est fort possible, capitaine, j'ai fait hier quelques visites officielles et je m'étais mis en tenue. — Puis-je sans indiscretion, vous demander quel uniforme vous portiez ? — Celui d'amiral. — D'jà amiral, s'écria le capitaine, et vous n'avez pas vingt-cinq ans ! Il faut, monsieur que vous soyez un marin tout à fait distingué. — Je voudrais, répondit modestement le prince, ne devoir mon grade d'amiral qu'à mes services nautiques ; mais je le dois un peu au nom que je porte. — Puis-je vous demander quel non ? Bernadotte. — Ah ! Bernadotte ! Monsieur serait-il de la famille

du maréchal ? Il était mon grand-père. — Mais le maréchal est l'aïeul du roi de Suède. — Sans doute. Et je suis le prince Oscar, frère du roi. — Vous avez encore des parents dans notre pays, monseigneur. — Je le sais, mais à mon grand regret, je n'ai pas le plaisir de les connaître. — Si cela vous est agréable, monseigneur, je puis vous présenter un de vos cousins. — J'en serais enchanté. »

Le capitaine se dirigea vers un portier-voix qui communiquait avec la chambre des machines. Bernadotte cria-t-il. Aussitôt, un homme tout barbouillé de suie, nu jusqu'à la ceinture, sortit d'une écuelle et s'avança vers le capitaine qui, du ton le plus cérémonieux, dit au prince de Suède : « J'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse Royale, son cousin Bernadotte. » Le capitaine s'éloigna, sans doute pour laisser libre cours aux épanchements de famille car l'histoire n'a pas retenu les propos qu'échangèrent les cousins.

7.000 kilomètres en barque.

Une traversée de plus de 7.000 kilomètres dans une barque, semble une impossibilité. Cependant ce tour de force vient d'être accompli par un marin anglais.

Un constructeur de Londres avait à fournir deux barques destinées à la navigation sur l'Amazonie. Lorsque les embarcations furent achevées, on se demanda comment on allait s'y prendre pour les transporter au-delà de l'Atlantique. Le constructeur s'en ouvrit au capitaine Morris, de Gravesend qui s'offrit à les conduire lui-même de Londres à Para (Brésil).

Le capitaine Morris prit le commandement de la plus petite et confia l'autre aux soins du capitaine Beckwith. Chaque embarcation emporta en outre, un équipage de quatre hommes et des provisions pour cent jours. Interviewé par un journaliste, le capitaine Morris qui était juste de retour à Gravesend, se montra quelque peu surpris que le voyage ait pu éveiller l'attention. « C'était une simple question de voiture et de lest », a-t-il déclaré.

Le capitaine considère que le fait le plus extraordinaire au cours de son voyage a été qu'il n'a pas rencontré un seul navire pendant les cinquante-six jours qu'a duré la traversée. Il parle, comme de choses sans importance, des tempêtes qu'il a eues à essuyer dans le golfe de Gascogne. Sa barque, bien que balayée par les lames, s'est comportée admirablement. Parmi les quatre hommes de l'équipage, trois étaient des pêcheurs de Douvres qui n'avaient jamais encore navigué au long cours.

Passe-temps

Devise

Quel est le sentiment qui maigrit le plus les hommes ?

Editeur-imprimeur, G. MORITZ, gérant.